

les traits de son visage étaient tirés par la fatigue et l'angoisse. Ratiboule lut les billets et dit :

— C'est très bien.

— Alors, reprit l'homme masqué, donne-lui une de tes pilules.

Ratiboule fouilla ses poches.

— Je n'en ai pas sur moi, dit-il.

— Eh ! fit l'homme masqué, à la guerre comme à la guerre, monsieur se contentera d'une prune de plomb.

Et, armant son pistolet, il le lui appliqua au cœur. Le comte de Fulda tomba foudroyé.

Dans le petit caveau dont la trappe était ouverte, il y avait une fosse creusée d'avance, au fond de laquelle on avait répandu un lit de chaux vive. Les deux bandits y descendirent leur victime tout habillée. Ratiboule y joignit l'épée qu'il avait ramassée et brisée. Enfin, à l'aide d'une pelle, un second lit de chaux ensevelit le cadavre. Quand la combustion fut en train, ils achevèrent de combler la fosse.

Tels étaient les souvenirs qui assiégeaient l'esprit de Ratiboule au moment où il se retrouvait dans le sombre caveau.

La mort du comte lui avait rapporté vingt mille livres, dont quelques nuits d'orgie avaient fait la fin ; — elle allait, pour la seconde fois, lui être fructueuse.

Il reprit la pioche et la pelle du fossoyeur et se mit à l'ouvrage. Travail lent et pénible, pour lequel il n'était pas fait. Il dut se reposer souvent et n'eut pas enlevé le lit de chaux avant la fin de la nuit. Ce fut à la clarté de sa dernière chandelle qu'il put voir ce qui restait du cadavre.

Hélas ! bien peu de chose... Les vêtements n'existaient plus. Il ne restait des souliers que les boucles qu'il enleva et mit de côté, ainsi que quelques boutons de métal, et l'épée, aux armes et au chiffre du comte... objet précieux pour constater l'identité du mort !... Après cela, rien qu'un squelette incrusté de chaux. Il détacha ces restes du fond de la fosse et les mit dans un sac.

Le jour naissait, lorsque, chargé de ces reliques, il remonta dans le saule et reprit les sentiers du marais Saint-Laurent.

Il se garda bien de se présenter avec son sac à la barrière, et descendit dans le fossé du mur d'enceinte à un endroit connu des fraudeurs. La muraille, sur bien des points, tombait en ruine et d'ailleurs n'était pas élevée, les contrebandiers en profitaient, mais encore, pour l'escalade, fallait-il une certaine agilité que ne possédait pas le docteur. Notre homme chercha donc autour de lui, s'il ne verrait pas, couché dans l'herbe, quelque vagabond, rôleur de barrière, qui pût lui donner un coup de main. Il eut la chance d'en découvrir un et l'appela.

Marché conclu, le rôleur se chargea du sac et grimpa devant Ratiboule à travers les décombres d'une brèche. Il devait l'aider ainsi jusqu'à ce qu'il se procurât une voiture. Ratiboule, déjà éreinté, suivait difficilement son guide dans son ascension, il était encore à quatre pieds dans les pierres, quand il entendit des voix crier :

— Hola ! Arrêtez vous, l'homme !...

C'était une ronde de nuit. Épouvanté, il abandonna le guide et le sac, dégringola, comme il put, dans le fossé et reprit la clef des champs. L'homme qui portait le sac, le jeta et voulut fuir, mais on l'empoigna et l'on ramassa son précieux colis.

Jugez de la surprise des gens de l'ostroi, en faisant l'inventaire des objets saisis !... Quelques-uns dirent :

— C'est pour servir à des conjurations de sorcellerie.

Mais l'avis général fut qu'il y avait là-dessous une affaire

criminelle d'un grand intérêt. Les douaniers portèrent dans leur travail chez le commissaire, qui lui-même la transporta au Grand-Ohâtelet.

Une heure plus tard, dans tout le quartier, on ne parlait que du squelette... trouvé dans un sac. Ratiboule, devinant ce qui se passait, avait laissé aux employés de la barrière le temps de recouvrer leur calme habituel, avant de rentrer en ville, puis il s'était arrêté dans un cabaret pour écouter les bavardages.

Renseignements pris, il se félicita de la tournure de l'événement. Il valait mieux, pensa-t-il, que d'autres que lui se fussent chargés de remettre à la police les preuves d'un assassinat. On aurait pu lui demander des explications et il ne jugeait pas prudent d'en donner, même au Régent.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

L'INFLUENCE DE L'AMOUR

I

Le père Marcelin était bien l'un des meilleurs douaniers de la France entière.

En résidence à Honfleur depuis une vingtaine d'années, il n'avait jamais reçu que des éloges de ses chefs, et le grade de brigadier venait de le récompenser de ses bons services.

Le père Marcelin avait, de plus, à son actif, deux médailles de sauvetage. Mais l'homme n'est pas parfait, notre brave douanier en était la preuve : il péchait, en vérité, par excès de zèle.

Mme Marcelin, bonne mère de famille, épouse dévouée, avait fait des efforts surhumains pour élever ses enfants et empêcher la misère noire d'approcher de son foyer.

Sur pied dès le point du jour, elle lavait, cousait, repassait, soit pour son ménage, soit pour ses voisins. Cela ajoutait quelques sous à la faible paye du mari ; mais le père Marcelin, la tête toujours farcie des ordres rigoureux donnés contre les "fraudeurs," jetait parfois sur sa femme des regards soupçonneux, se demandant si la brave créature n'augmentait pas les profits de la maison en recevant des gratifications pour prix de bons avis donnés auxdits "fraudeurs."

Certes, Mme Marcelin était absolument incapable de transiger ainsi avec ses devoirs. Toutefois, dans ses moments de manie, le père Marcelin se montrait d'humeur aussi massacante que s'il avait manqué ou cru manquer à un insignifiant point de discipline.

Seule, sa fille aînée, sa jolie petite Rosine, avait le privilège d'effacer les plis du front du brave homme sous ses gentilles caresses.

Marcelin devint veuf. Ce malheur assombrit encore son caractère déjà passablement sauvage. Il avait lieu pourtant de ne pas trouver sa maison plus mal dirigée que par le passé.

Rosine, maintenant belle jeune fille de dix sept ans, se montrait laborieuse, économe comme l'avait été sa mère, et le douanier, de nouveau, s'étonnait que l'on pût si bien vivre en dépensant si peu. Parfois il marmottait ;

— On n'est jamais trahi que par les siens, ai-je lu dans les